

embarcations, ils plongeaient leurs avirons à l'eau sans bruit, les commandements se donnaient tout bas.

Le reste du détachement, le fusil chargé et le canon pointé du côté des Anglais, se préparait à faire feu, en cas de résistance. Les Canadiens se précipitèrent dans les cabines. Le capitaine d'un navire, qui avait fait naufrage sur ces côtes l'automne précédent, réveillé en sursaut, saisit d'Iberville au collet; mais le Canadien était d'une force et d'une prestance peu communes, il lui asséna un coup de sabre sur la tête et l'étendit raide mort. Dans ce premier moment de résistance, un matelot fut aussi tué. Les autres se rendirent à discrétion, et au nombre des prisonniers se trouva le gouverneur-général de la Baie d'Hudson.

Aussitôt, le signal de l'attaque fut donné contre le fort, on y courut, la porte fut enfoncée à coups de bélier. Restait le bâtiment intérieur. "S'il y avait eu dix bons hommes, dit le sieur de Catalogne, ils nous auraient battus, parce que, comme je l'ai dit, leurs maisons sont de pierres sur pierres. A celle-ci, il y avait quatre guérites pendantes et un degré en rampe pour monter de plainpied, par conséquent, le bélier était inutile." La mousqueterie canadienne ne cessait de tirer aux embrasures et aux fenêtres, les deux canons étaient braqués contre la porte; et les assiégés, surpris, atterrés, démoralisés, ne faisaient aucun mouvement. Une échelle conduisait sur le haut de la maison. Un soldat et un canadien y montèrent et, par un trou qu'ils pratiquèrent dans la couverture, ils lancèrent des grenades dans une grande salle sur laquelle donnaient toutes les chambres. L'effet fut épouvantable. Une dame, plus résolue que les hommes, croyant que le feu était à la maison, se hasarda à essayer d'ouvrir la porte. A la lueur d'un éclat de grenade, le commandant l'aperçut et lui cria :

—Retirez-vous dans votre chambre, je vais faire moi-même cette besogne.

En effet, passant à la course devant la fenêtre où les balles ne cessaient d'entrer, il vint ouvrir. D'Iberville, toujours le premier au danger, se précipita dans la redoute, accompagné de Catalogne et de plusieurs autres. D'un bond ils montent dans la grande salle, ils ne trouvent personne. Une voix plaintive partait d'un cabinet voisin, les Canadiens entrent; avec leurs costumes de voyage, dans l'excitation de la bataille, à la lueur de la simple chandelle qui les éclaire, ils ont l'air de vrais bandits; un cri déchirant les salue : c'est la dame anglaise qui git sur le plancher, toute ensanglantée par l'effet d'un éclat de bombe. Elle demande, à grand cris le docteur.

—Le docteur, le docteur! répète par toute la maison le sieur de Catalogne.

Le docteur se présente et demande quartier, Catalogne le conduit à la chambre de la dame, et il la rassure en lui disant qu'il allait mettre à sa porte une sentinelle. Les Français lui parurent un peu moins terribles, et elle remercia le jeune capitaine avec reconnaissance. Cependant, le fort et toute sa garnison se trouvaient aux mains du chevalier de Troyes. "La scène étant finie, dit M. de Catalogne, et le jour étant venu, chacun courut à la pitance."

On amena à terre le général Brigueur, dont l'orgueil froissé ne pouvait supporter l'idée d'avoir été pris comme une souris dans une souricière. On le turlupina un peu, il y avait de quoi : un bâtiment de mer fait prisonnier par deux canots d'écorces !

—Rendez-moi, disait-il, mon vaisseau avec mes quatorze hommes, et je défie tout ce qu'il y a ici de Français.

—Vous feriez mieux, lui dit-on, de radoubier le brick, qui a été abandonné dans le port, afin de passer avec votre monde en Angleterre.

Des ouvriers anglais se mirent de suite à ce travail.

Les Canadiens se reposèrent quatre jours à Rupert. Ils firent sauter la redoute et abattirent la palissade. D'Iberville amarina sa prise et fit voile à son bord pour le fort Monsonis. Les canots, sur la grande traversée, furent surpris par une brume si épaisse qu'ils ne pouvaient se voir à cent pieds de distance; ils ne purent continuer

leur route ensemble. Ils arrivèrent, les uns après quatre jours, les autres seulement après sept jours.

Le chevalier de Troyes se mit ensuite à la recherche du fort Quichetchouan, aujourd'hui Albany, dont il ignorait la situation; on savait seulement qu'il était du côté occidental de la Baie. Les Anglais l'appelaient aussi le fort Albany, et les Français le fort Sainte-Anne; il était distant de quarante lieues de Monsonis. L'armée partit en canot; après une traversée difficile de quatre jours, à travers les glaces, le long d'une côte très basse, où les battures courent deux ou trois lieues au large, on découvrit le fort. Placé dans un pays marécageux, un quart de lieue en amont d'une petite rivière qui ne porte que des bateaux plats, derrière une île il était défendu par quatre bastions, sur lesquels il n'y avait pas moins de quarante-trois pièces de canon à batterie. C'était le principal comptoir des Anglais dans la baie.

Les Français assirent leur camp dans l'île. Ils déblayèrent un terrain pour y établir une batterie de huit canons, lorsque le vaisseau serait arrivé; ils furent surpris de trouver, à une certaine profondeur, le sol encore gelé. Les Anglais, qui voyaient faire ces préparatifs de siège, ne faisaient aucun mouvement pour s'y opposer. M. de Troyes envoya un tambour avec un interprète sommer le gouverneur d'avoir à rendre le sieur Péré, qu'il avait fait prisonnier l'année précédente; si non il prendrait la place d'assaut. Le Gouverneur répondit : "J'ai envoyé le sieur Péré en France par l'Angleterre; et vous, vous avez tard de m'insulter, il n'y a point de guerre entre nos deux couronnes."

La chose en resta là, en attendant les canons. Les vents retenaient toujours le vaisseau au large, les vivres allaient manquer, il n'y avait pas de chasse en cet endroit; que faire? On tint conseil. Il fut résolu de prendre le fort d'un coup de main, par escalade. On commençait à construire des échelles, lorsque, par bonheur, le vaisseau entra au port. Vite on déchargea les canons; le lendemain, on les met en batterie, et dès le soir on ouvre le feu auquel répondent les assiégés.

Le 27, jour de la Sainte-Anne, on recommença la canonnade, et l'on démonta plusieurs pièces ennemies. A la fin, le canon français ne tonnait plus que de loin en loin, la provision des boulets diminuait beaucoup. On résolut d'en fondre avec du plomb; "mais, remarque M. de Catalogne, il fallait observer la proportion du poids et du calibre; pour cet effet, on fixa un moule dans le centre duquel on mettait de petits boulets de bois soutenus par le milieu par de petites chevilles, ce qui nous réussit." Vers midi, comme on laissait rafraîchir la batterie, les assiégés envoyèrent un canot, portant à son bord le ministre protestant chargé de sonder les intentions du commandant.

—Je veux absolument, dit M. de Troyes, que la place me soit rendue.

—Dans ce cas, répond le ministre, veuillez conférer avec notre gouverneur, et faites, pour le rencontrer sur la rivière, la moitié du chemin en canot." M. de Troyes consentit à la proposition. Le sort de Quichetchouan fut décidé sur les eaux de la rivière Albany, comme autrefois fut pesé, entre Louis XIV et Philippe IV, l'équilibre des influences françaises et espagnoles, dans l'île des Faisans, sur les eaux de la Bidassoa.

Les articles de la capitulation signés, M. d'Iberville alla prendre possession du fort, et les Anglais en sortirent, le gouverneur, sa femme, son fils, le ministre, la servante, enfin tous les hommes. Le gouverneur, avec sa suite, fut transporté à Charleston, les autres à Monsonis. Puis tous les prisonniers, faits dans les trois ports de la Baie, furent embarqués sur le brick trouvé dans la rivière Rupert, et renvoyés en Angleterre. Les Français se virent dédommages de leurs travaux par un butin considérable, l'ennemi avait entassé dans le fort Sainte-Anne environ cinquante mille écus de pelleteries. Il ne resta plus aux Anglais dans la baie que le fort Bourbon, devenu plus tard le fort Nelson.

Le 10 août, après avoir mis bon ordre dans les forts et les avoir laissés sous le commandement

de d'Iberville, le chevalier de Troyes repartait pour Montréal. Pour toutes provisions de bouche, il n'avait que de l'orge germée, avec laquelle les Anglais faisaient de la bière. Afin de donner à ses soldats la chance de vivre de chasse, il les fit avancer sans aucun ordre de marche, par petites bandes séparées. Les premiers arrivaient en octobre, les derniers en novembre : la campagne avait duré huit mois. La conduite de M. de Troyes pendant cette expédition lui mérita, auprès de la Cour, de grands éloges.

Garneau, à l'occasion de ce coup de main hardi, fait une réflexion singulière, originale. "Lorsque, dit-il, la nouvelle de ces pertes arriva à Londres, le peuple cria contre le roi, auquel il attribuait tous les malheurs de la nation. Le monarque qui a perdu la confiance de ses sujets est bien à plaindre Jacques II, déjà si impopulaire, le devint encore plus par un événement que personne n'avait pu prévoir; et l'expédition d'une poignée de Canadiens contre quelques postes de traite à l'extrémité du monde, ébranla sur son trône un roi de la Grande-Bretagne!"

Je m'arrête ici, et cela, pour trois raisons : d'abord la nuit s'avance, et bientôt l'aurore fera pâler les étoiles, et *rediens fugat astra Phœbus*.

Ensuite je n'en finirais pas, si j'entreprenais de rappeler toutes les luttes héroïques de nos annales militaires, toutes les courses aventureuses de nos hardis découvreurs, tous les dévouements apostoliques de nos preux missionnaires, dont cette contrée a été le témoin solitaire, étonné et discret.

Qu'il me suffise de dire que, de cette époque jusqu'au traité de Ryswick en 1698, la Baie ne cessa d'être le théâtre de guerres sanglantes; plus d'un héros s'y illustra par des coups d'éclat légendaires; les marines anglaise et française en firent le rendez-vous de leurs nombreux duels; et les forts du littoral furent tour à tour pris et repris, à tel point que d'Iberville écrivant un jour au roi, lui disait : "Sire, je suis las de conquérir la Baie d'Hudson."

D'Iberville, le Jean Bart du Canada, s'est acquis dans ces parages une gloire dont le caractère participe à la nature mystérieuse des régions et des aurores boréales. Pendant dix ans, son vaisseau, toujours victorieux, a parcouru en tous sens ces mers sombres qu'éclairait un soleil avare de ses rayons, ces flots, lourds et couverts, une grande partie de l'année, de glaces dont les masses immenses ressemblent à des montagnes; il a longé ces côtes désertes et arides qui semblent augmenter l'horreur des naufrages et où règne un silence qui n'est interrompu que par les gémissements de la tempête. Plus tard, comme dit notre historien national, il descendra vers des climats plus doux; et ce marin qui a fait son apprentissage au milieu des glaces polaires, ira finir sa carrière sur les flots tièdes et limpides des Antilles, au milieu des côtes embaumées de la Louisiane; il fondera un empire sur des rivages où l'hiver et ses frimas sont inconnus, où la verdure et les fleurs sont presque éternelles.

Il a commis des hardiesses et des audaces que l'on croirait plutôt tirées des récits fabuleux des *Mille et une nuits*, que des pages véridiques de l'histoire. Après celles que j'ai déjà rapportées, je n'en ajouterai qu'une.

En 1697, trois vaisseaux anglais, le *Hampshire*, et *Dehring* et *Hudson Bay*, le surprisent, alors qu'il n'avait avec lui qu'un seul vaisseau. Quel parti prendre? La fuite était impossible, il fallait se battre ou se rendre. On vit se renouveler sur mer le désespoir, le combat et la victoire du jeune Horace. Sans plus hésiter, il lâche ses voiles au vent et fonce sur ses adversaires. Après trois heures et demie de lutte acharnée et de manœuvres habiles, d'Iberville redouble son feu, pointe ses canons si juste et tire une bordée si à propos, qu'enfin le *Hampshire*, ouvert de toutes parts, fait au plus sa longueur de chemin, et sombre. Tout périt, d'Iberville court droit à l'*Hudson Bay* qui amène aussitôt son pavillon. Le *Dehring* prit chasse et se déroba, par la force de ses voiles, au